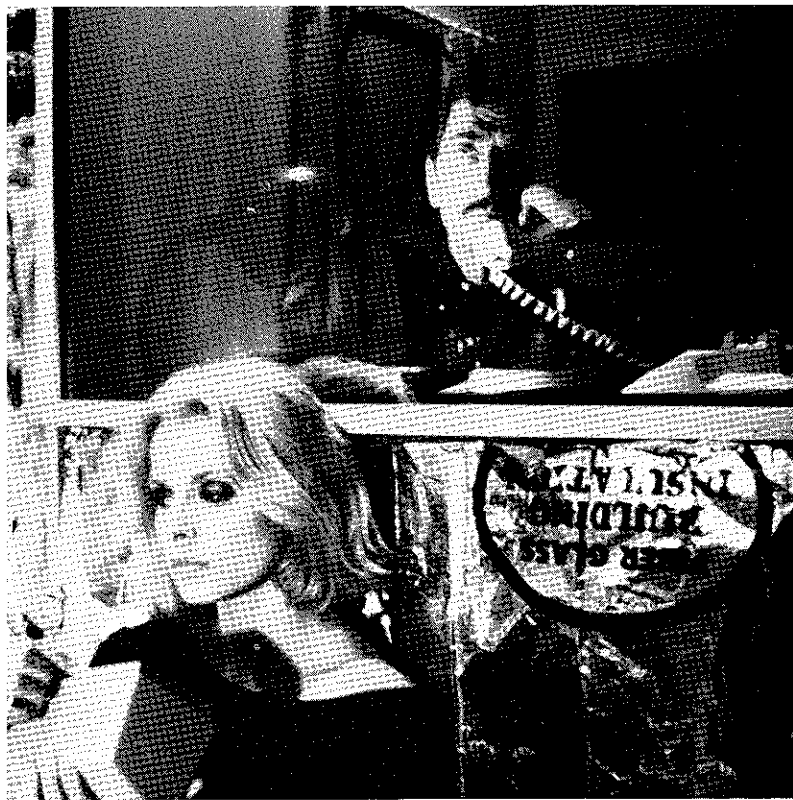


# LES ANNALES DE LA RECHERCHE URBAINE



## CITÉS CÂBLÉES CONVERSATIONS COMMUNICATIONS

**Dunod** 34

Ministère de l'Équipement, du Logement,  
de l'Aménagement du Territoire  
et des Transports

# COHABITER EN ZUP ET SUR LA CB

Dominique Boullier

Pour habiter une ZUP ou pour pratiquer la Citizen Band localement, il faut accepter de cohabiter, de partager l'espace avec des inconnus. Toutes les rencontres sont ainsi possibles, pense-t-on : mais cette ouverture infinie apparaît au contraire plus inquiétante, car les principes de différenciation sociale sont tous à construire et ne parviennent jamais à se stabiliser. Dans une ZUP comme sur la CB, les arrangements techniques rendent difficiles des délimitations claires entre groupes : la quête d'une solution technique est toujours déçue. Au-delà de ces contextes « ouverts » particuliers, se révèle surtout l'impuissance contemporaine à jouer de la distance et des appartenances lorsque les repères communs ont disparu<sup>1</sup>.

## RÉSERVE ET AUTONOMIE

Le modèle idéal de la cohabitation dans l'espace résidentiel ou sur les ondes se construit paradoxalement comme recherche de l'absence à cet espace auquel on participe. Il s'agit pour chacun de dénier son appartenance à un espace dévalué tout en continuant à y être présent. Lorsque le travail ordinaire de distanciation qui se réalise dans tout groupe (de groupe à groupe et au sein de chaque groupe) devient difficile, comme c'est le cas dans ces champs relationnels ouverts, apparaît une norme de la distance absolue, de l'abstraction pure vis-à-vis de toute appartenance. Pour dénier le marquage social qui se fait par la co-présence dans ces univers, on peut aller jusqu'à cultiver un modèle de l'absence quasi physique : « je n'y suis pour personne » ou plutôt « je suis toujours ailleurs », et surtout pas « classable ». Ce décentrement, cette capacité à s'absenter des identités ou des appartenances établies, est constitutive de l'homme comme être-en-société. Mais cet être social est aussi toujours condamné à appartenir, à réinvestir des identités : ces deux phases sont celles de la dialectique ethnico-politique<sup>2</sup>. Dans les contextes observés, cette tentative d'absence à tout marquage social n'est plus seulement un processus formel réduit dans un mouvement contradictoire : elle devient tentative de fixation à ce pôle de la dialectique qu'est l'absentéisation vis-à-vis des rôles attribués.

Le bon usage de la cohabitation en CB comme dans l'espace résidentiel se construit ainsi autour d'un idéal de l'absence et de la distance absolue qui prend deux formes : la réserve et l'autonomie. La réserve<sup>3</sup> relève de l'exercice de la capacité de classement propre à l'homme qui découpe son univers arbitrairement et s'abstrait ainsi

de l'assujettissement à sa condition biologique, à la différence de l'homme en tant qu'animal. La réserve représente l'exercice de cette capacité de décentrement par suspension de toutes les appartenances. L'autonomie<sup>4</sup> traduit de la même façon la tentative de passer à la limite de l'obligation qui nous constitue comme devant-faire-pour-autrui à travers diverses prises en charge de la société. La dimension du devoir, qui est à la source même du métier, se retrouve dans tout échange, dans toute situation de communication qui suppose une alternance des inégalités et une réciprocité des prises en charge. Être obligé, c'est devoir à tous absolument, formellement, et non seulement, comme l'animal, à ses propres petits. L'autonomie exerce le devoir sans participer à l'échange des dettes : elle se manifeste notamment par la recherche du service pur, anonyme, distancé et sans engagement.

La réserve se manifeste dans la cohabitation résidentielle par un souci constant de « garder ses distances ». On ne se mêle pas des affaires des autres, on ne sait pas, on fait le mort, etc. La grande crainte, qu'a soulignée Isaac Joseph<sup>5</sup>, est celle de l'invasion. Pour éviter cela, on met soi-même en scène les comportements qu'on souhaite voir reconnus comme étant la règle et l'on se conduit alors en « bons voisins ». On évite à tout prix de laisser croire qu'on pourrait envahir l'espace de l'autre. On ne laisse pas de trace dans les espaces publics, où l'on ne traîne pas, mais on évite aussi de marquer trop sa présence dans l'appartement lui-même : ces « locataires par excellence » ne transforment guère les aménagements intérieurs et évitent de faire du bruit en toutes circonstances. Cette absence tant recherchée se marque aussi par des départs fréquents le week-end, qui sont déjà assimilés à la fuite et qui soulignent au moins que l'on n'est pas fixé à un seul espace de référence. La

1. Nous nous appuyons sur une enquête ethnographique étalée sur plusieurs années dans un flot de grand ensemble de Rennes. Cette recherche a fait l'objet de diverses publications et de notre thèse soutenue en 1987 à l'école des Hautes Etudes en Sciences Sociales, intitulée : *Du rapport de générations dans le champ résidentiel. La construction des groupes d'âge adolescents*. La recherche sur les cibistes, réalisée pour le C C E T T, s'est déroulée pendant une année en 1984 : elle a donné lieu à un rapport intitulé : *L'impossible fraternité des ondes. La communication cibiste*, LARES, Rennes, 1985, 331 p.

2. Gagnepain, Jean, *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des Sciences Humaines* (t. 1 : Du Signe, De l'Outil ; t. 2 : De la Personne, De la Norme, à paraître), Pergamon Press, Paris, 1982.

3. Nous reprenons à notre manière le terme utilisé par Isaac Joseph dans son ouvrage : *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Librairie des Méridiens, Paris, 1985.

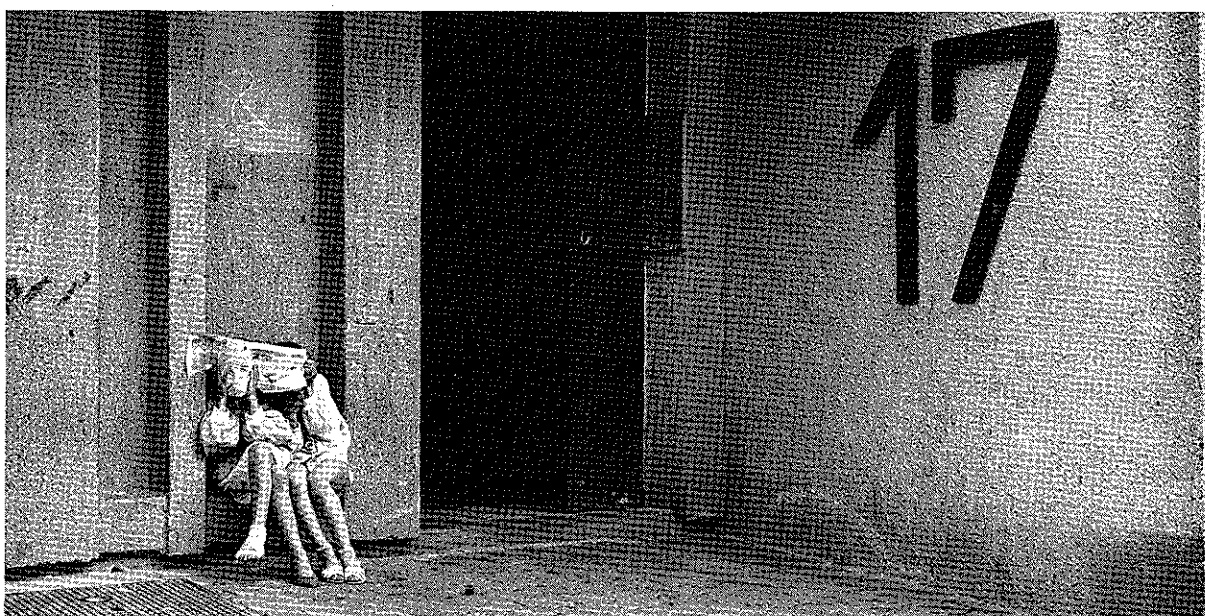
4. Gérard Althabe a déjà employé ce terme pour caractériser la pression de la norme locale vers la constitution de la famille comme « acteur autonome ». Nous lui donnons ici un sens particulier très précis, pour traiter de la face de l'obligation dans les rapports sociaux observés dans l'espace résidentiel. Cf. Althabe, Gérard et al., *Urbanisation et enjeux quotidiens*, Anthropos, Paris, 1985.

5. Joseph, Isaac, *op. cit.*

*Les Annales de la recherche urbaine*, n° 34.  
0180-930-X/87/34/65/9 — © MELATT/Gauthier-Villars

norme locale comprend aussi la mise en scène constante de l'absence d'attachement à l'espace résidentiel, qui va conduire à se donner toujours une échéance où l'on pourra déménager, ne serait-ce qu'à la retraite, quand les enfants seront élevés, etc. Cette dénégation constante de sa présence peut prendre les formes d'un enfermement sur le ménage, sur le domicile privé : mais il faut bien souligner qu'il s'agit seulement d'un effet de la recherche d'absence absolue qui, de fait, est toujours condamnée à échouer. La clôture du ménage lui-même est impossible à réaliser dans l'espace résidentiel, en raison des contraintes sociotechniques déjà évoquées (cloisonnements matériels insuffisants, absence d'espaces de transition), mais aussi à cause des débordements constants provoqués par la moindre activité matérielle : sortir, c'est déjà communiquer, et ne pas sortir, c'est encore communiquer. Certains membres de la famille sont de plus très difficiles à contenir dans les limites du ménage et dans l'impératif de réserve : les

dans tous les cas pour éviter toute rencontre au domicile. La crainte de l'invasion est là aussi omniprésente et c'est sans doute elle qui conduit à utiliser la C.B. On peut aussi observer que les cibistes qui parlent, qui se risquent sur la fréquence sont beaucoup moins nombreux que ceux qui écoutent et qui évitent de s'engager publiquement. Dans cette situation, se rejoue une tentative d'absence à un espace auquel on participe pourtant. Lorsqu'il y a conversation, le maintien des distances entre cibistes se marque paradoxalement par l'étalage des signes de la fraternité. Le tutoiement contribue ainsi à gommer tout repérage malgré les différences de classes, d'âge ou de sexe. De la même façon, chacun aura à cœur de souligner que tout le monde s'entend bien, que la conversation est agréable : on évitera les sujets conflictuels (l'argent, la politique et les femmes) et l'on évitera de manifester un quelconque engagement dans ses propos ou dans la relation avec son interlocuteur. Cette pure sociabilité rappelle le modèle de la



enfants et les adolescents débordent toujours, et provoquent, du point de vue des autres habitants, une invasion. Cette impossibilité à s'absenter absolument de l'espace de cohabitation conduit alors au développement du jeu des *accusations* pour contrer les entorses inévitables que l'on fait à la règle.

La recherche de l'absence à tout marquage social a le mérite d'être explicite en C.B. Il est de règle de maintenir cachées les identités telles que la résidence, la profession, le nom. L'usage du pseudonyme est la plus connue des traditions cibistes et s'est répandu dans tous les réseaux de communication du type « messageries ». Mais le code du « bon cibiste », quelquefois formulé explicitement, comporte nombre d'impératifs pour éviter le contact, alors même qu'on est supposé le rechercher quand on participe à ce type de réseau. Ainsi, le « visu », pourtant pratiqué, est considéré comme un danger très important, condamné par certains, et toujours décevant pour les autres. Beaucoup insisteront

conversation proposé par Simmel<sup>6</sup>. On doit comprendre ces pratiques, dans le cas de la Citizen Band, comme une recherche de décentrement absolu par rapport à toute identité observable, recherche qui échoue toujours, de la même façon que dans l'espace résidentiel, car on est toujours socialement marqué et contraint d'habiter des identités qui se matérialisent dans des corps. Il est aussi de règle d'afficher son indépendance vis-à-vis de la fréquence : tout le monde déclare ne plus guère moduler, ou avoir arrêté pendant un long moment, ou avoir l'intention d'arrêter. Là encore, se retrouve le souci de ne pas révéler une dépendance à un espace qui est décrié par tous mais auquel on participe pourtant. On évite ainsi de s'engager dans la bataille pour réformer les règles de communication sur la C.B., ce qui serait un

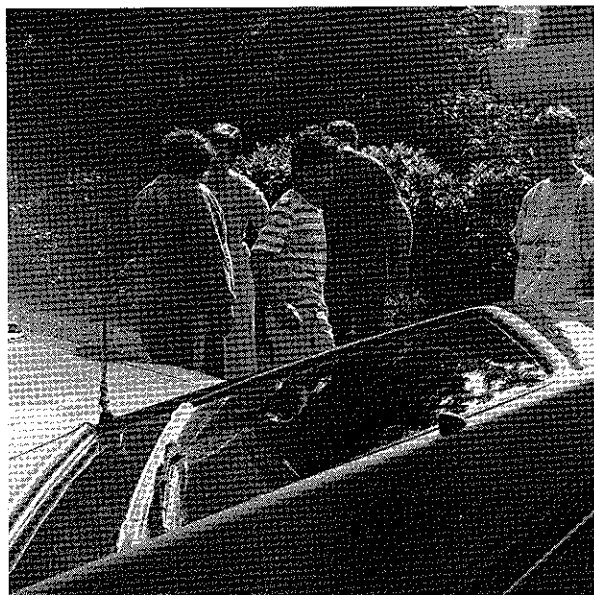
6. Simmel, Georg, « Sociologie de la sociabilité », *Urbis*, n° 3, 1980 (traduit par I. Joseph).

grand risque de marquage définitif, et on joue l'évitement. Le résultat fréquent de cette présence qui se veut absence consiste en un enfermement sur sa station qu'on a voulu clore et qui ne réussit que dans la mesure où on ne parle plus : le développement de l'écoute s'explique encore de cette façon.

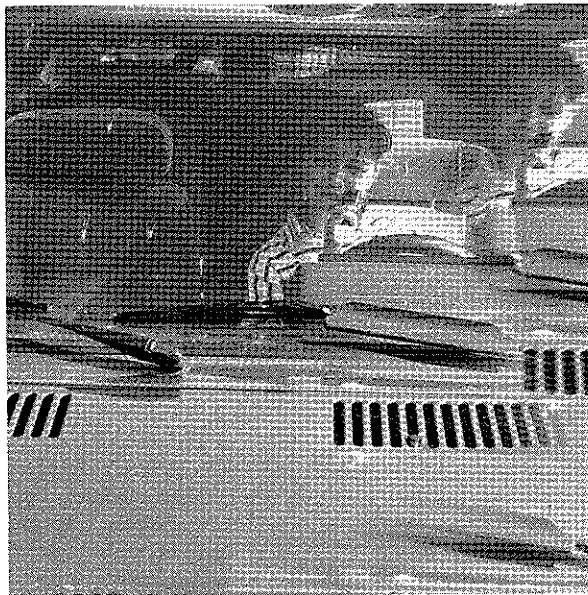
Le modèle de l'autonomie se retrouve dans tous les discours des habitants de l'îlot lorsqu'ils évoquent les échanges de services qui existent entre résidents. Il faut toujours mettre en scène sa capacité à donner, à rendre service comme le ferait tout bon voisin mais surtout insister sur l'absence de réciprocité : le ménage doit prévoir et s'organiser pour être autonome, voire parfois pour créer une certaine autarcie. Autant on ne peut refuser de donner, autant il faut éviter d'enclencher un échange que l'on décrit comme un engrenage. Le don lui-même doit s'exercer sans espoir de rétribution ou de retour : on exerce sa capacité de devoir de façon pure. Pour cela il faut dénier tout ce qui peut contribuer à créer un lien dans cet échange : on donne à tous indistinctement et non à quelques privilégiés et l'on donne de préférence des biens dépersonnalisés, banalisés comme le poivre ou le sel, le pain. On évitera à tout prix l'argent. Il s'agit de ne pas donner prise à une circulation des dettes réciproques. Mais il faut aussi s'assurer qu'à travers ce don, on ne se fait pas « avoir » par certains qui deviendraient des habitués, qui profiteraient du sens du devoir de certains : on évite les services à répétition pour couper court à toute invasion. Cette forme abstraite de l'échange qui nie l'enchaînement des dettes, où l'on s'institue donateur universel sans créancier identifiable, représente un passage à la limite de l'obligation qui la fige dans sa phase formelle. De fait, devant les menaces inévitables de retour et d'inscription dans des échanges réels, beaucoup seront amenés, tout en tenant ce discours de principe, à tout faire pour ne pas se retrouver en situation de devoir rendre service. La figure du « bonjour-bonsoir » renvoie ainsi à cette norme de l'échange abstrait où l'on donne le bonjour à tous et

sans engagement : on exerce ainsi son obligation abstraitement sans s'engager dans un cycle d'échange. Le « bonjour-bonsoir » est aussi une façon de clore l'échange par avance.

Dans la pratique de la C B, la dimension de la responsabilité, du service public, est extrêmement importante et se veut l'héritière de la tradition radio-amateur. Le supplément de puissance qu'est la connexion radio, souvent associée au véhicule et de ce fait à tous les problèmes de la circulation, doit être mis à disposition de tous. Cet impératif du devoir, qui, s'il prend des aspects moralisateurs, ne trouve pas sa source dans la morale mais dans notre capacité sociale d'obligation, de responsabilité, fait l'objet d'un consensus parmi les cibistes. Là encore, on retrouve la nécessité d'affirmer sa capacité à rendre service à tous, mais à distance, sans s'engager et en respectant l'anonymat. On veillera aussi à ne pas être aidé soi-même ou à éviter les situations de dépendance durables. A travers les échanges de matériels, d'informations techniques, de conseils juridiques sur la fréquence, apparaît souvent le risque de se retrouver possédés par celui qui rend service. On fait en sorte de limiter les échanges à quelques généralités ou de montrer qu'on connaît déjà. Tous les prétextes (techniques notamment) sont bons pour se retirer de l'échange si celui-ci s'engage dans une dépendance ou une personnalisation trop importante. Dans l'un des groupes qui s'est constitué sur la fréquence, on affiche par contre une mise en scène idéale de la réciprocité qui apparaît dans la répartition des tours de parole et dans l'enchaînement des débats : le « petit parlement » permet à chacun d'avoir son tour et de parler longtemps sans être interrompu ; certains n'hésiteront pas à faire appel à l'avis d'un cibiste sur une question sachant qu'il est considéré comme le spécialiste et que l'on est assuré d'être sollicité à son tour sur certaines questions (« Je crois qu'on pourrait demander à l'ami X de nous donner des informations là-dessus »). Ce groupe parvient à mettre en scène cette réciprocité au



Les cibistes de Sarcelles, vus par eux-mêmes.



prix d'une ritualisation extrême des échanges, où l'on préserve la susceptibilité des uns et des autres et où l'on répète à l'envi les mêmes formules d'amitié.

Devant l'impossibilité de ne pas être pris dans ces espaces de cohabitation, on fait porter à d'autres la responsabilité du dérèglement, de l'impossibilité de construction de frontières. L'échec inéluctable de la réserve conduit aux jeux de l'accusation où l'on se défend par avance d'avoir dérogé à la norme d'absence, de distance absolue.

L'autonomie échoue elle aussi devant l'impossibilité d'exercer son obligation, sa responsabilité, sans trouver un créancier vis-à-vis de qui réduire sa dette structurale. En réinvestissant cette dette dans un créancier privilégié, on fixe l'autre à sa dépendance absolue, on lui dénie totalement son autonomie en l'installant dans un rapport d'assistance. L'assistance représente le passage à la limite inverse de la dialectique ethno-politique : on fait pour autrui non plus abstraitement car on est toujours pris dans l'échange mais absolument et matériellement en fixant l'autre au rôle de créancier qui ne fait que recevoir mais qui ne peut jamais rendre.

## ACCUSATION ET ASSISTANCE

Se cristallise ainsi un pôle négatif porteur de tous les dérèglements : incapables de réserve, les débiteurs seront ceux qui débordent le plus leur domaine privé parce qu'on les considère comme incapables de constituer du privé, de se décentrer des marquages sociaux qu'on leur assigne pour se construire comme centre formel, incapables de réinventer leurs appartenances. Il est intéressant de noter que l'impossibilité de maintenir des frontières stables se polarise en accusation autour de ceux qui sont considérés comme étant, par nature, incapables de créer de la frontière, ceux qui se laissent envahir et qui envahissent, ceux qui sont dominés car toujours situés dans l'univers de l'autre. Par cette opération, se renforce cette domination même et, en même temps, commencent à se stabiliser des repérages sociaux qui sont la condition de l'existence du champ micro-social résidentiel.

Sur la face de l'obligation, le pôle négatif sera constitué par ceux qui sont, par essence, considérés comme incapables d'autonomie, qui se remarquent par un déficit en moyens mais surtout par une incapacité à contribuer. Cette faiblesse est l'occasion pour les autres d'instituer un rapport d'assistance. On peut en effet leur donner, trouver en eux un créancier privilégié sans crainte de voir s'instituer une réciprocité réelle : on tire ainsi parti de la faiblesse même que l'on condamne.

*L'accusation* — qui est en même temps plaidoirie, comme l'avait souligné Gérard Althabe — porte dans l'espace résidentiel sur les moindres dérèglements, sur les débordements les plus infimes. Les comportements dans les espaces publics sont les plus aisément stigmatisés : il s'agit toujours d'un usage inadapté des espaces publics, d'une appropriation abusive. Cette confusion des frontières entre privé et public peut conduire à l'étalage des habitudes jugées dévalorisantes pour tous les habitants : le langage vulgaire, la violence,

l'alcoolisme apparaissent ainsi publiquement et l'on doit tout faire pour s'en distinguer. Mais le seul fait de dire bonjour ou non, de laisser son vélomoteur à un endroit «non réservé à cet effet», de laisser supposer qu'on néglige la propreté des espaces communs, peut entraîner des accusations, toujours prononcées soit par un intermédiaire soit de façon ambiguë ou non personnalisée pour éviter tout retour immédiat de l'accusation.

D'autres débordements concernent directement l'invasion des espaces privés d'autres résidents, principalement par le bruit : cette faiblesse technique des cloisons renforce la difficulté à instituer des frontières sociales et conduit à un jeu constant d'accusations vis-à-vis de ces débordements. Ces accusations qui concernent les relations du ménage avec ses espaces environnants renvoient très rapidement à des jugements sur le ménage lui-même. Seront ainsi particulièrement signalées les inversions ou les incertitudes dans la gestion des frontières internes à la famille, les relations entre les sexes et entre les générations. La division du travail entre l'homme et la femme (leurs forces respectives), les relations pédagogiques et les modèles éducatifs sont ainsi directement évalués par tous les participants à cet espace de cohabitation. Toutes les familles peuvent ainsi se retrouver accusées et doivent en permanence, comme le souligne G. Althabe, repousser l'autre au pôle négatif sous peine d'y déchoir elles-mêmes. Tout le mode de communication s'organise autour de cette stabilisation des repérages sociaux qui se fait par la stigmatisation de certains.

Sur une même fréquence locale, les séparations techniques sont également très faibles : il est impossible de s'isoler totalement sur un canal, il peut toujours y avoir quelqu'un d'autre à l'écoute. Pire, un cibiste peut intervenir à tout moment dans votre conversation : cette absence de privatisation de l'espace hertzien contraint à une co-présence avec des cibistes dont on voudrait pourtant se distinguer. Toutes les règles qui devraient guider les pratiques des cibistes, et qui sont toujours l'équivalent d'une abstraction totale vis-à-vis de toute identité, sont toujours remises en cause dès qu'on passe effectivement sur la fréquence. Les «breaks» intempestifs, les «oreilles sales», les «porteuses» contribuent à empoisonner les relations entre cibistes : on peut difficilement cibler l'accusation. Pourtant, entre tous les habitués de la C B locale, des repérages sociaux se construisent petit-à-petit, alors qu'on faisait tout pour les éviter. Aussi se retrouve-t-on plus facilement entre proches, ce qui suppose une identification sociale. Cette identification se fait surtout par une opposition, commune à quelques cibistes, à un canal notamment où tous les dérèglements condamnés se manifestent en permanence. Il s'agit d'un canal où l'on ne respecte pas les règles d'introduction : c'est aussi celui qui est le plus divers quant à ses participants. Le langage n'y est pas aussi châtié ou stéréotypé que sur d'autres canaux : on s'y insulte fréquemment, d'autant plus que les «porteuses» qui sabotent les conversations y sont très fréquentes, ce qui suscite des soupçons, des menaces vagues, dans la mesure où les accusateurs peuvent aussi être le lendemain les saboteurs, en toute impunité. Ces

dérèglements sont liés, pour tous les cibistes, à la perte de distinction entre la fréquence et les relations face-à-face : sur ce canal, en effet, les rencontres sont fréquentes, les échanges de matériel aussi et donc les trafics d'argent. Les domiciles des uns et des autres sont connus et certains sont totalement envahis par les cibistes. Ce canal cumule ainsi tous les traits de l'incapacité à faire de la frontière. Toute la fréquence s'organise autour de la distinction vis-à-vis de ces pratiques condamnées : les participants à ce canal dénoncent eux-mêmes ces pratiques pour contrer les accusations. Ils ont beau jeu de souligner que personne ne pratique la C B idéale que chacun défend publiquement, car entrer en relation contraint nécessairement, à l'encontre du modèle de l'absence, à être marqué socialement, à classer et à se classer. La circulation des accusations est plus vive sur la C B que dans l'espace résidentiel. Une incertitude plus grande conduit à un développement phénoménal des rumeurs que l'on doit démentir et qui donnent lieu à de longues explications sur la fréquence.

*L'assistance* procède de la même façon par fixation de l'autre au pôle du débiteur, de celui qui reçoit les contributions sans pouvoir contribuer. Ne pouvant pas réaliser le modèle de la contribution abstraite et indifférenciée, sans engagement, on institue malgré tout un échange où l'on est totalement maître du don puisque l'autre ne peut plus rendre : il faut alors trouver quelqu'un à assister, pour se dégager soi-même du risque de dépendre de quelqu'un d'autre. La matérialité des contributions est encore déniée, ainsi que leur réciprocité, non plus en s'en absentant, en cultivant une forme idéale impossible à réaliser, mais en exerçant sa contribution vis-à-vis de quelqu'un qui ne pourra jamais donner en retour. Dans le cas de l'espace résidentiel, la figure de l'assistance possède déjà un modèle institutionnel : ceux qui doivent avoir recours à l'assistance sociale ou à d'autres services sociaux, notamment la tutelle, mettent aussitôt en scène leur incapacité à l'autonomie. Bien que ces bénéficiaires tentent de traduire cette dépendance implicite en « usage de leurs droits », le recours à ces services est toujours repéré dans l'espace résidentiel et contribue à rapprocher du pôle négatif. Mais dans les relations entre les cohabitants eux-mêmes, l'impossibilité de réaliser l'autonomie conduit à orienter les échanges dans le sens d'une non-réciprocité où certains reçoivent sans capacité de rendre et se retrouvent ainsi absolument dominés.

Chaque famille peut indiquer l'existence d'une autre famille vis-à-vis de qui elle est intervenue régulièrement : cette assistance dégage radicalement la famille donatrice du pôle négatif en fixant l'autre à une position de donataire permanent c'est-à-dire d'assisté. On peut mesurer les bénéfices de la position de donateur à travers les cas où elle échoue : ainsi donner à quelqu'un qui ne perçoit pas la relation de dépendance et de domination qui s'institue mais qui, au contraire, cherche à utiliser son bienfaiteur, voire à le rouler, équivaut à une trahison grave de la norme d'échange locale. On a alors affaire à des familles qui refusent de se laisser enfermer dans la position du pôle négatif et qui ne

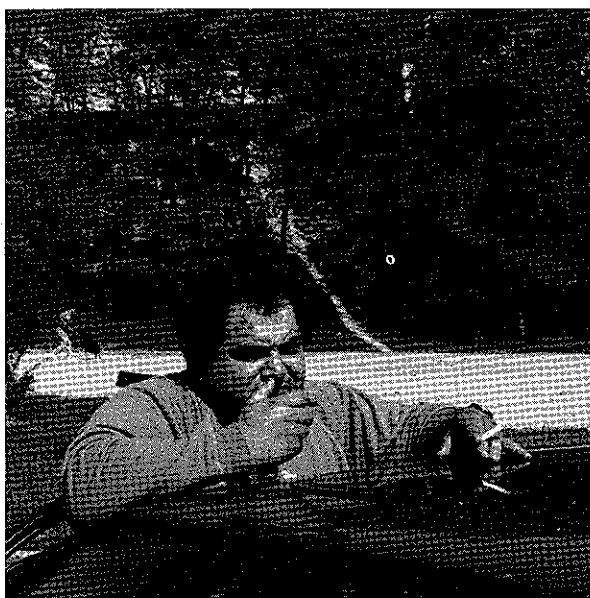
jouent pas le jeu : tous les bénéfices de l'assistance disparaissent du même coup pour celui qui la fournit. Mais on peut aussi observer des situations où certains voudraient pouvoir se sortir de cette relation nécessairement inégale où ils font figure d'assistés mais ne peuvent le faire : on s'arrange toujours pour leur donner abusivement et la rupture sera inévitablement perçue comme ingratitude et donc susceptible de générer des conflits. Les cibistes ne parviennent pas non plus à garder la distance qu'ils devraient ériger dans leurs échanges et à limiter leur personnalisation. Très vite, le conseil technique dégénère en leçon de technologie qui peut prendre l'allure d'un monologue. Chacun évite d'avoir à se mettre dans la situation où il doit faire appel à quelqu'un d'autre car il sait qu'il sera rapidement submergé par les propositions d'aide. Mais, à l'occasion, tous se transforment à leur tour en « donneurs de leçons » qui peuvent exercer leur responsabilité vis-à-vis d'un autre qui se retrouve dépendant de ces informateurs.

La situation devient plus complexe lorsque les relations dépassent la fréquence et se traduisent par exemple par des échanges de matériels, des réparations, des ventes. Certains cibistes se retrouvent ainsi pris dans une relation qu'ils ne maîtrisent pas du tout et dans laquelle ils ne peuvent rien retourner, dans laquelle ils ne servent à rien mais doivent seulement recevoir. Accepter un prêt de matériel en attendant une réparation qui dure souvent très longtemps, c'est devenir « l'assisté de service » : les débutants font souvent les frais de ce genre d'opérations mais peuvent encore s'en dégager. A terme, certains, par contre, demeurent totalement dépendants des autres sur le plan technique, qui est le pivot de tous les échanges entre cibistes (en cela la médiation technique est essentielle à la communication et l'envahit même totalement). Ce sont précisément ceux qu'on va accuser de faire des porteuses, ou d'étaler leurs problèmes personnels en fréquence : un pôle négatif va tendre là aussi à se stabiliser qui sera ainsi à la fois accusé de tous les dérèglements et institué comme assisté pour tous les autres cibistes. Mais les cibistes parviennent ensemble à se trouver des débiteurs, en exerçant leurs responsabilités vis-à-vis de non-cibistes.

Le développement de l'assistance comme activité centrale de certains groupes de cibistes doit se comprendre comme la continuation inversée du modèle d'autonomie que la C B met en œuvre. Grâce à cette médiation technique, il est possible de s'abstraire des charges sociales qu'on occupe habituellement et de se fondre dans la peau d'un spécialiste quasi professionnel, ne devant rien à personne pour son activité. Mais cette autonomie abstraite ne peut être réalisée (mise en réalité) : le cibiste dépend de fait beaucoup des autres pour que la communication s'effectue. Par contre il peut trouver des personnes vis-à-vis de qui exercer sa responsabilité comme un véritable métier : ce sont précisément toutes les personnes en danger, momentanément affaiblies et incapables d'autonomie. On voit ainsi se développer le secourisme, la surveillance nocturne, l'assistance sous toutes ses formes, avec parfois même une revendication de professionnalisme

(les sécurités de course, de fêtes, les S O S de toutes sortes). Le paradoxe de toutes ces interventions tient au fait que le cibiste a besoin de trouver des personnes en danger, des victimes à sauver : il développe un sens aigu de la responsabilité qui tend à considérer abusivement les autres comme irresponsables.

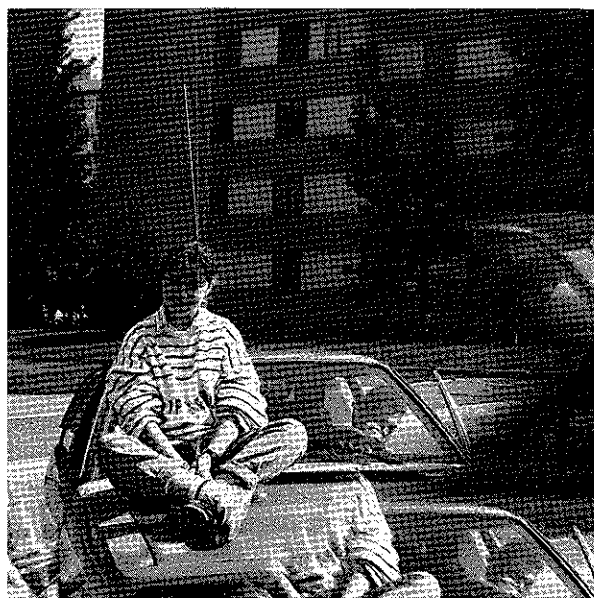
Dans l'assistance, comme dans l'accusation, des acteurs étrangers à l'espace de cohabitation sont intégrés à chacun des univers. Dans le cas de l'espace résidentiel, l'assistance intervient de l'extérieur : certains habitants peuvent se retrouver signalés comme assistés par cette dépendance à des agents extérieurs. Dans le cas des cibistes, on trouve à l'extérieur ceux vis-à-vis de qui va s'exercer l'assistance, l'échange inégal qui doit trouver des ressources extérieures pour pouvoir s'exercer sans trop de dommages au sein de l'espace de cohabitation.



## ÉTRANGERS ET FEMMES

Certains groupes occupent une position particulière dans ce jeu des distinctions et des contributions. Ainsi dans le champ micro-social résidentiel, les étrangers sont la preuve vivante qu'«on n'est pas chez nous», qu'il y a toujours de la différence, interprétée comme quasi-biologique, qui se réintroduit et qui empêchera à tout jamais de s'identifier à cet espace : ils sont la démonstration du caractère ouvert de ces espaces et de la cohabitation inévitable entre groupes très éloignés. Chez les cibistes, les porteurs de cette altérité radicale, qui ne peut pas être réduite malgré toute la volonté d'abstraction vis-à-vis des identités héritées, sont les femmes. Elles manifestent par leur seule présence l'ouverture du champ micro-social et surtout l'impossibilité de faire disparaître les marquages sociaux. Comme les étrangers, leur statut est quelque peu particulier. Gérard Althabe avait caractérisé le groupe des étrangers dans le champ résidentiel comme «pôle négatif de substitution». On constate en effet, dans les deux cas, que ces acteurs sont situés «hors-jeu» : on les accuse sans pouvoir réelle-

ment tirer bénéfice d'une distinction qui devrait aller de soi. Aussi les constats vis-à-vis de la présence des étrangers prennent plutôt un aspect rituel qui assure une communauté de repérage («entre nous qui ne sommes pas étrangers») mais qui ne règle rien, au contraire. On peut observer le même phénomène vis-à-vis des femmes chez les cibistes. Le traitement qui leur est réservé combine à la fois le respect et la crainte. On s'adresse à elles de façon particulière, sans la familiarité habituelle entre cibistes, on soigne sa présentation comme si elles étaient partie prenante du regard extérieur. Mais en même temps on les accuse de tous les maux : toute l'instabilité des groupes cibistes est expliquée — par les cibistes eux-mêmes — par l'introduction des femmes (des «histoires de femmes»). La fraternité mythique ne peut, c'est certain, continuer à fonctionner, et les



différences sont réintroduites, ainsi que le désir qui joue avec ces différences. Mais il est clair pour tous les cibistes qu'il ne s'agit pas d'un équivalent du pôle négatif vis-à-vis de qui on se distingue car les femmes introduisent un registre de divisions incontournables : si la cohabitation semble plus difficile avec elles, car elles représentent bien l'hétérogénéité qu'il faut gérer, elles agissent plus comme élément dynamisant dans le jeu des accusations et de l'assistance sans en être partie prenante. Toute la difficulté de ces espaces ouverts réside dans la définition de «qui en est membre» et de qui ne l'est pas. Les étrangers et les femmes sont, dans chacun des espaces, disqualifiés pour cette participation mais en même temps ne peuvent être évacués de la cohabitation : ils manifestent ainsi le fait que l'ouverture est complète et qu'il n'y a pas de définition en termes de groupe social possible. Bien qu'il s'agisse seulement de champs micro-sociaux, la tendance propre à l'acculturation humaine est de faire des délimitations sociales (de «l'entre-nous», dit Lefort) à partir de tout regroupement, aussi conjoncturel soit-il (ex. : une rencontre dans le métro). Dans le cas de ces espaces ouverts, apparemment identifiables, seul parvient à se créer un mode de

communication qui va organiser la circulation incessante des positions : la fixation d'un pôle négatif sera toujours une tentative pour parvenir à délimiter définitivement cet entre-nous mais, dans le contexte même de ces espaces, elle demeurera toujours incertaine : c'est pourquoi on observera avant tout un processus de repoussement de l'autre vers un pôle dans lequel on risque à tout moment de se retrouver fixé à son tour.

Cette dynamique sociale peut ainsi être étendue à l'étude des réseaux qui se constituent sur d'autres technologies de communication. L'instabilité des relations et l'ouverture y semblent encore plus grandes que dans le cas de la Citizen-Band. Pourtant, des repérages sociaux parviennent à se faire, des habitudes de regroupement, des jeux d'opposition entre usagers au sein du même espace de cohabitation s'instituent. L'abstraction totale des identités ou le Grand Jeu, comme le proposait C. Baltz<sup>7</sup>, sont impossibles à réaliser définitivement si ce n'est par un passage à une pathologie de type schizophrénique. L'anonymat apparent ne doit pas laisser supposer que tous les marquages sociaux disparaissent, bien qu'on en joue : il est en effet impossible de s'abstraire d'un corps toujours sexué et de toutes les divisions sociales.

Cette recherche d'abstraction renvoie, selon nous, à une tentative de décentrement dans un contexte où il est particulièrement difficile de faire de la frontière. La médiation technique a pu sembler, dans le cas des technologies de communication, être une aide pour effectuer ce décentrement, cette expérimentation de nouveaux statuts, de la même façon que certains ont pu croire, grâce à des aménagements architecturaux, modéliser un certain type de rapports sociaux. La technique s'est ainsi vu attribuer un rôle de substitut à des principes de délimitation des groupes sociaux qui étaient devenus incertains. On pourrait manipuler beaucoup plus facilement les frontières sociales, mettre en relation des univers jusqu'ici séparés : dans le cas des espaces résidentiels, les possibilités de manipulation accordées à l'usager restaient cependant très limitées lorsqu'il s'agissait d'intervenir sur le cadre bâti lui-même. Les N T C ont permis, par contre, pendant un temps, que se développent non seulement des projets de société, des idéologies, portées par certains promoteurs, mais aussi, pour les usagers, des espoirs réels d'intervention directe dans la définition du jeu des frontières sociales. La dématérialisation apparente de la relation et son indépendance vis-à-vis de l'espace et du corps sont en effet des atouts attrayants pour des tentatives de connexions nouvelles, de modification de réseaux relationnels, d'invention de nouveaux rôles.

Or, ce que nos observations sur la CB montrent au même titre que celles réalisées dans le champ résidentiel, c'est que la technique crée un contexte de cohabitation plus « vaste », sans assurer les moyens réels de stabilisation de frontières. Techniquement, il n'existe pas suffisamment de possibilité de repli, d'isolement, de particularisme pour que l'espace public puisse lui-même se constituer : on est en effet plutôt dans un registre de l'invasion, voire de la fusion. Certains pourraient penser

que cette connexion de tous avec tous est précisément une situation favorable pour produire de nouvelles relations : ce serait ignorer l'importance de la distance constitutive de l'échange lui-même. La faiblesse technique des frontières n'est cependant pas seule en cause : elle apparaît si dramatique — à travers le jeu d'accusation et d'assistance — uniquement parce que les attentes se situent dans un contexte culturel particulier. L'appel à une médiation technique pour recomposer des frontières et des réseaux relationnels va en effet au-delà du rapport à une médiation technique. Il souligne que les frontières techniques, malgré leurs faiblesses, sont pourtant recherchées par des personnalités — typiques de notre évolution contemporaine — qui ont elles-mêmes des difficultés à produire leurs frontières sociales, c'est-à-dire à se décentrer des identités, des rôles qui leur sont attribués, et qui ne sont pourtant plus garantis par la certitude ou l'évidence de la tradition. Dans les deux contextes observés, on peut en effet remarquer que les acteurs cherchent à fuir les espaces auxquels on les a assignés : dans le cas de l'espace résidentiel, cette fusion tant redoutée semble particulièrement crainte par ceux qui ne disposent pas des moyens de se décentrer, qui semblent fixés à cet espace de cohabitation, qui sont dans une position plus dominée par ce fait même. Mais l'échec de cette tentative d'absence se traduit, en dernier ressort, par une fixation plus grande sur un noyau social encore plus réduit et quasiment limité à sa définition biologique : c'est ainsi que la seule traduction de la réserve et de l'autonomie, et de leur échec comme normes absolues, apparaît dans un enfermement sur le *ménage*. La gestion incertaine de la distance sociale dans un contexte aussi ouvert se marque en fait par une incapacité à sortir des relations quasi biologiques pour engager un jeu de classement et de responsabilité à l'échelle de toute la société.

Pour les cibistes, leur difficulté à se décentrer des rôles qui leur sont assignés est aussi patente et prend parfois des aspects dramatiques, dans la mesure où ils mettent tous leurs espoirs de transformation personnelle dans cette médiation technique qu'est la CB. Tous vivent en effet de façon très pesante leur rôle professionnel ou leur rôle conjugal : ils semblent les subir et ne pas avoir les moyens de les réinventer, de se les réapproprier. Mais la technique ne parvient en aucun cas à se substituer à leur propre faiblesse personnelle : ils s'aperçoivent rapidement qu'ils doivent là encore cohabiter, négocier leur position, et se retrouver marqués dans un certain statut au sein de ce groupe pourtant très informel. La fuite en avant se traduit alors, non plus par une abstraction impossible, mais par un repli sur l'écoute stricte, depuis ce domicile conjugal dont on cherchait pourtant à s'extraire. Elle se traduit aussi, à l'inverse, par la multiplication des « visus », ce qui conduit aux rivalités et aux rumeurs incessantes et parfois par l'abandon de la CB elle-même pour s'investir dans des groupes formés autour de chefs aux fortes personnalités (ex : groupes

7. Baltz, Claude, « Messageries Gretel : images de personne(s) », *Bulletin de l'IDATE*, Montpellier, 1983.

d'assistance où la C B devient très limitée). On se retrouve ainsi fixé à nouveau à des identités, à des marquages sociaux très forts, alors qu'on cherchait à se décentrer de ces appartenances, à étayer une capacité personnelle faible, à inventer ses propres rôles. Il ne s'agit pas seulement d'un transfert d'identité, qui aurait transité par un temps de marge, ainsi que le proposait judicieusement A. Briole<sup>8</sup>. Il faut en effet remarquer, comme dans le cas de l'espace résidentiel où l'on se retrouve défini par son appartenance au ménage, que la faiblesse originelle de la capacité à se décentrer se retrouve intacte après cette expérience : on peut même dire que l'appel à ces médiations techniques cherche à compenser les incapacités structurelles à gérer distance et appartenances.

## DE NOUVELLES FRONTIÈRES SOCIALES

Que les cultes du corps et de l'individu soient au centre des thèmes culturels contemporains ne nous surprend pas dès lors. La fixation à nos appartenances biologiques n'est pas le seul fait de personnalités quelque peu perturbées qui s'investissent bizarrement dans ces N T C. Ces acteurs poussent seulement un peu plus loin et de façon publique les blocages de toute une société : la recomposition culturelle en cours nécessite en effet de redéfinir quels sont les attributs de la personne, c'est-à-dire « qui est reconnu membre à part entière de la société ? » et « selon quels principes peuvent s'effectuer les divisions sociales ? ». Si la nation ou la classe ou le terroir ou encore la naissance (cf. l'aristocratie) ne sont plus des principes de rassemblement/coupeure suffisamment crédibles, la tentation est grande de se replier sur la famille ou l'individu. Une recherche de nouveaux principes de distanciation sociale, contre l'invasion et la fusion qui menacent, se traduit ainsi d'abord par un repli sur l'infra-social que sont la famille ou l'individu, comme

noyaux biologiques. Cette faiblesse du *contrat social*, qui définit les distances en termes de différences et de contributions, crée à la fois : la tendance à l'indistinction, la crainte vis-à-vis de cette fusion possible, la recherche de médiations-prothèses et le recours aux propriétés biologiques pour se définir.

Les transformations urbaines comme les nouvelles technologies de communication créent des contextes relationnels nouveaux caractérisés par leur ouverture, leur instabilité : ils exigent d'autant plus de capacité à jouer soupagement de la distance et des appartenances. Dans le même temps (nous ne faisons aucune hypothèse en termes de cause et d'effet), les repérages traditionnels des clivages sociaux s'estompent : on conçoit dès lors que ces contextes donnent lieu à des tentatives de redéfinition des frontières sociales, qui ne peuvent pourtant pas résoudre les incertitudes de toute une société. Le recours à des médiations techniques échoue moins en raison de la faiblesse des frontières qu'elles peuvent instituer qu'en raison d'une attente abusive vis-à-vis d'elles : reconstituer le jeu de la distance et des appartenances sociales relève de l'histoire, de la dialectique ethnico-politique et non d'une rationalité technique. Les technologies de communication mettent en scène de façon plus absolue que le champ résidentiel les difficultés de cette mutation.

Dominique Boullier

8. Briole, Alain et Tyar, Adam-Franck, *Fragments des passions ordinaires : la télésociabilité*, La Documentation française, Paris, 1987.

Dominique Boullier est sociologue à l'Association rennaise d'études sociologiques depuis 1982 et participe aux travaux du LARES, Laboratoire de recherches économiques et sociales de l'Université de Rennes II. Ses travaux portent sur les rapports entre générations, sur l'adolescence en milieu urbain, et sur les nouvelles technologies de communication. Cet article s'appuie sur une enquête ethnographique menée pendant plusieurs années dans un îlot d'une Z U P de Rennes. Cette recherche a fait l'objet de plusieurs publications et d'une thèse soutenue à l'Ecole des Hautes études en sciences sociales, sur les rapports entre générations dans le champ résidentiel. La recherche sur les cibistes, réalisée pour le C C E T T s'est déroulée en 1984 et a donné lieu à un rapport intitulé : *L'impossible fraternité des ondes, la communication cibiste*.